

L'illumination :

Comme tous les matins, je me lève tôt pour récupérer le journal dans la boîte aux lettres. En chemin, j'évite le chien endormi au milieu du couloir qui me gêne dans ma progression. Je me demande comment un chien peut vouloir dormir au milieu d'un couloir. Mais je chasse la question de ma tête et marche à l'extérieur sous un vent terrible pour récupérer le journal.

J'affronte littéralement une tempête qui s'abat sur moi pour ne pas que je récupère ce maudit journal. Aujourd'hui, j'aurais mérité mon journal, me dis-je en l'attrapant et en le glissant sous mon bras. En rentrant à l'intérieur, je le consulte et reste sans voix face à l'horreur de la vue de la couverture. « Une nuit d'horreur ». Je reste complètement pantois en voyant ça avant de dévorer chaque page pour savoir ce qui s'est passé hier soir.

En finissant la dernière ligne, je suis complètement anéanti en comprenant que des brebis se sont égarées de la communauté. Je décide sur un coup de tête de me rendre sur Paris pour rendre hommage à mes confrères morts en martyr. Je conduis toute la nuit et loge chez une amie de longue date. En lui expliquant ma venue, elle me dit que c'est une bonne chose que je me sois déplacé et que tout le monde devrait faire la même chose. L'après-midi venu, je me rends sur les champs Élysée où a lieu le rassemblement en hommage aux morts.

Je cherche mon chemin et découvre en début de cortège des présidents de différents pays. J'hésite quant à aller les alpaguer. Mais mon cœur me dit qu'ils n'y sont pour rien, mais je ne peux m'empêcher d'enjamber la barrière de sécurité et de me précipiter vers le président en criant :

— Si ces jeunes ont dérivé comme ça, c'est de votre faute !

Deux vigiles me ceinturent et me bloquent l'accès aux groupes de présidents. Beaucoup d'entre eux murmurent et même la foule regarde sans rien dire.

Le président français finit par s'approcher en me regardant intrigué.

— Je veux que vous développiez un peu plus vos idées. Venez demain à huit heures à mon bureau à l'Élysée.

— Bien, monsieur le président.

Après ces quelques mots échangés, je reste sans voix et les vigiles m'éjectent du chemin pour que la procession en hommage commence. Je regarde les centaines de milliers de gens

parader et montrer qu'ils n'ont pas peur et que jamais ils n'auront peur de dessiner ou d'écrire. La foule scande l'hymne national et crie sa détermination. Je sens un feu nouveau en moi et je suis bien décidé à faire changer les choses grâce au débat de demain. En cours de chemin, je croise une autre amie que je n'ai pas vue depuis un long moment.

- Tu t'en remets ?
- J'essaie et toi ?
- J'essaie.

On décide de faire la marche ensemble et je la reconforte quand ça ne va pas et qu'elle laisse couler ses larmes. Je suis maintenant bien décidé à montrer à ces brebis galeuses que parler et le meilleur moyen de les repousser. On finit par s'asseoir quand on est arrivé on voit les gens défiler. Il défile sans cesse et en flux ininterrompu. Je n'ai jamais eu l'occasion de voir autant de monde rassemblé pour une même cause. Je sens que voir autant de monde me fait un bien fou et je mémorise chaque visage qui passe pour ragaillardir mon cœur.

Quand Anne-Lise rentre, elle me laisse seul au milieu de la foule. Je continue d'observer tous les gens autour de moi et je commence à croire en la force du peuple français et de ces liens puissants. Je réalise que je suis un maillon de la chaîne et que cette chaîne quand on la tire ne rompt pas malgré le nombre de coups portés. Elle est solide et dure comme le fer quand on l'agresse et peut être douce et lisse si elle est traitée avec soin peut durer l'éternité.

Je finis par me mettre en route pour chercher une chambre d'hôtel où je m'installe. Puis le lendemain matin, je me rends comme convenu à l'Élysée en pensant que le président m'avait fait une blague. Sauf que quand je m'y présente on me conduit jusqu'à une salle immense où tous les journalistes sont déjà là ainsi que des personnes influentes.

Le président se trouve face à un pupitre et plus loin il reste une chaise vide au côté de quatre personnes qui vont interroger le président. Je n'ai pas eu le temps de faire un résumé de ce que je voulais poser comme question, mais une question me revient sans cesse en tête et qui cherche une réponse. Tour à tour, les trois autres assis à mes côtés se lèvent pour parler devant le micro d'un journaliste et au bout d'un long moment c'est mon tour. Je stresse en voyant une montagne de caméras braquée sur moi.

- Bonjour, monsieur le président. J'aurais voulu savoir ce que vous allez faire maintenant que vous connaissez l'identité des meurtriers ?

- Je vais enlever la nationalité française de leurs familles.
- Désolé de vous interrompre, mais ça ne réglera aucun problème. Ce sont des brebis galeuses et les parents n'ont sûrement pas demandé à leurs enfants de tuer des gens.
- Bonne répartie. Mais ça n'excuse en rien le fait que ce sont des terroristes.
- Si vous commencez à les déchoir vous ne pensez pas qu'ils pourront s'ils le veulent ne plus être arrêtés ou jugés par la justice que feriez-vous alors s'ils se revendiquent apatrides comme défense ?

Le président est complètement sidéré par mon intellectualité et mes connaissances politiques. Il se renseigne auprès de son lieutenant avant de lui laisser la place et de s'éclipser en vitesse. Le lieutenant annonce la fin des interviews et des questions et s'esquive lui aussi en laissant tout le monde amorphe.

Je me lève et subitement tout le monde suit le mouvement et quitte l'Élysée. Je suis depuis retourné chez moi et je suis complètement choqué en voyant que moi grand timide maladif ai réussi à dialoguer avec le président à la télévision sans souci. Je réalise qu'en attaquant ma passion, mes artistes mes dessinateurs ils ont attaqués une partie de moi ce qui m'a permis de me transformer....